

onnements par la poste

CANADA... \$2.00
ETATS-UNIS et UNION POS-
TALE... \$3.00

LE NUMERO... 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration :
43, RUE ST-VINCENT
MONTREAL
TELEPHONE : Main 7400
SERVICE DE NUIT :
Administration, Main 5158
Rédaction, Main 5121.

REDIGÉ EN COLLABORATION

DROIT AU BUT

L'ORGANE DES JEUNES

La réponse à M. Meighen

Enfin, la voilà l'explication tant cherchée ! La voilà dans toute sa candeur ou tout son cynisme, comme vous voudrez. C'est simple, mais c'est profond. C'est incroyable, mais c'est la vraisemblance même.

Sans plus tarder, lisez ces étonnantes paroles prononcées par le chef du parti libéral-conservateur-national, à Hamilton, devant des membres des clubs Rotary, Kiwanis et Canadian (rapport de la Canadian Press, la Gazette, 1er novembre) :

"Aucun lot plus misérable ne saurait échoir à ce pays que l'appartenance de divisions de partis touchant la politique à l'intérieur de l'Empire." Et faisant allusion à la politique qu'il a suivie à la Conférence de Londres, l'orateur exprime ensuite l'espoir qu'elle se continuera, quel que soit le résultat de l'élection. "Mon seul espoir, dit-il, c'est que l'attitude que j'ai prise à Londres sera maintenue et que nous n'aurons pas de divisions de partis, à ce sujet."

Quelle attitude a donc prise M. Meighen à Londres, et quelle est cette politique dont l'abandon équivaudrait à une calamité nationale ? Interrogez plutôt le Sphinx, les Pyramides, le chameau de Tartarin, la femme acrobate du monument Cartier, les bonheurs de Médéric, les échos de la baie Éternité.

Le despote hypocrite veut pas desserrer les lèvres sur sa conduite à Londres, mais il demande qu'on vive son exemple aveuglément et docilement. Va te coucher, démocratie, thème à beaux discours durant la guerre, prétexte à de belles coercitions, à de beaux coups de fouet sur le peuple vautré dans la poudre du chemin, à une saignée profitable à une poignée de sangsues !

Meighen ne daigne pas, dans une élection générale, l'une des plus importantes de l'histoire canadienne, fournir une seule, une pauvre petite, une maladroite, une anémique explication sur ses agissements à Londres, mais il descend à faire à quelques clubistes, riches blâsés ou jobards, la confidence que son unique espoir c'est qu'on continuera sa politique. Peut-on se moquer à ce point du public et n'admirez-vous pas la longueur du toupet de cet homme ?

C'est par des bribes de renseignements recueillis à droite et à gauche, dans les journaux ou les revues d'Angleterre, dans les discours des premiers ministres des autres Dominions, qu'on arrive à deviner la réalité, à saisir la pensée de M. Meighen, à comprendre le sens de ses paroles.

Par le rapport officiel de la Conférence, nous savons que les discussions "ont couvert tout le champ de la politique étrangère" et que les délibérations "ont révélé une unanimité d'opinion sur les lignes principales que doit suivre la politique britannique, et la profonde conviction que toute la masse de l'Empire doit être placée derrière un commun accord et une action commune en politique étrangère". Voilà pour l'unité diplomatique de l'Empire ! Voici maintenant une révélation sur les mesures de défense impériale. Nous citons la Patrie du 28 octobre :

"Le Times de Londres publie une dépêche de son correspondant à Wellington, Nouvelle-Zélande, rendant compte des déclarations que le premier ministre Massey a faites au parlement concernant les quatre gros navires de guerre qui sont sur les chantiers en Angleterre, et dont la construction aurait été approuvée par les premiers ministres des Dominions à la dernière conférence impériale de Londres.

Ces navires, dit M. Massey, appartiendront à l'Empire (empire ships) et non à la Grande-Bretagne seulement; de sorte que chaque partie de l'Empire sera intéressée à leur construction et à leur mise en service. (Le discours prononcé par Grey, le 10 octobre, confirme cette déclaration.) La Nouvelle-Zélande sera bientôt appelée à contribuer à payer le coût de ces vaisseaux et peut-être celui d'autres navires, dans un avenir rapproché. La part de la Nouvelle-Zélande sera minime comparée à celle des autres Dominions.

"Quelle part le Canada aura-t-il à payer ?"
"Un aperçu des dépenses à encourir pour chaque Dominion a-t-il été soumis à la Conférence impériale ?"
"Quelle est la nature de l'arrangement intervenu entre Downing Street et les premiers ministres des Dominions ?"
"Nous ne trouvons rien à ce sujet dans les débats de la Chambre des Communes."

"Le Canada aimerait sans doute à être renseigné."
"Le Canada ne l'est-il pas, renseigné ? Entre deux discours sur le tarif, l'unique question du jour, affirme le premier ministre, répètent derrière lui M. Monty, M. Normand, M. Belley, M. Fautoux, et derrière ces sous-Meighen toute la valetaille des sous-Monty, des sous-Normand, des sous-Belley et des sous-Fautoux. — M. Meighen lui dit : "Ce que j'ai fait à Londres et ce que je t'ai caché, je veux que mon successeur le continue".

Ce que Meighen a fait à Londres, c'est sans doute la plus sainte des besognes impérialistes selon lui, la plus sale, selon nous. Tout cela dans l'ombre, dans le secret, pareil à des concubines de bandits. Quand Meighen voit le plus grand malheur dans des "divisions de partis" touchant la politique à l'intérieur de l'Empire", cela signifie que l'impérialisme est pour lui la politique nationale par excellence. Pas de divisions de partis, comme pendant la guerre ! L'unionisme à perpétuité ! L'unanimité dans la résolution de dépenser le dernier sou et de sacrifier le dernier homme pour l'Empire ! Et défense expresse de parler de ces choses durant les élections ! La consigne, c'est de pérorer sur le tarif pour endormir le peuple à force de dissertations ennuyeuses sur cet assommant sujet.

Enfin, M. Meighen, vous faites preuve à l'égard de l'avenir de la franchise manifestée à l'égard du passé. Sans excuse, sans regret pour vos actes d'hier, vous voulez leur continuation par vos successeurs. Nous préférons cette brutalité à la papalardise qui va conspirer à Londres et qui accepte d'une main complice des navires de guerre anglais destinés au lendemain des élections à l'exécution d'une politique tracée d'avance par lord Jellicoe.

Détruisant l'œuvre de Cartier et de Macdonald, écartant la politique traditionnelle des deux grands partis dont il a volé les noms pour les souiller, se gaussant du peuple qui n'a jamais été consulté loyalement sur les relations avec l'Empire, Meighen l'autocrate prétend mettre l'impérialisme en dehors des partis, au-dessus des partis, comme une chose sacro-sainte, admise, acceptée de tous.

Mais devant tous les tarifs, tous les opportunistes, tous les ouilleux et les crasseux de l'arrivisme, devant les autocrates déconnaqués, devant les politiciens épouvantés, devant les "bleus" et les "rouges" centralisés, se dresse un nouveau parti qui veut mettre, lui aussi, l'impérialisme en dehors et au-dessus des luttes de partis, mais de manière différente, en le supprimant.

La formation du parti agraire québécois est la réponse jaillie de la terre canadienne, au discours égarant de M. Meighen, la protestation de la cendre des patriotes morts contre ce plaidoyer d'avachissement. Le parti agraire québécois qui s'appuie sur l'idéal des hommes d'État de 1867, pêche une politique vraiment nationale, demandant qu'on raye des statuts la loi de la marine et la loi de conscription, qu'on tue ces deux chanerons d'impérialisme qui rongent le Canada. Ah, politiciens véreux, vous pourriez peut-être écraser cette fois les traditionalistes sous votre machine de partis, avec votre organisation mensongère et l'aide de la haute finance prise de panique, mais ils se relèveront.

Meighen peut en faire son deuil : l'impérialisme ne sera pas une religion d'État au pays. L'hérésie nationaliste pousse dans tous les sillons de nos campagnes, éternellement vivace.

Étienne ANTHONY

P. S. M. Meighen a eu l'obligeance de venir à Montréal pour confirmer à la salle Windsor ce que je disais de lui. E. A.

BILLET DU DIMANCHE.

Civilisation

Qu'on ne parle plus de la barbarie du passé et de la civilisation d'aujourd'hui. De grâce ! La guerre moderne dépasse les horreurs les plus révoltantes qu'ont barbouillé de rouge les tranches de l'histoire.

On ne se bat plus armée contre armée, mais peuple contre peuple. Bien sûr, ce sera continuellement. On ne se massacre plus par milliers et par centaines de milliers, mais par millions. Les batailles ne durent plus des jours, mais des semaines et des mois, les guerres des mois, mais des années. Et il n'y a pas de trêve dans ces œuvres de mort. On se tue sur terre où l'on mène une vie de troglodytes meurtriers, dans les airs comme des oiseaux de proie enragés, sur mer et sous les eaux. Les bombardements rasent les villes, retournent la terre des champs et dans une seconde, réduisent l'homme dans la poussière originelle. Les gaz asphyxiants abrutissent et détraquent, souvent pour toujours, les malheureux que les explosions n'ont pas réduits en charpie.

Et les chimistes, sous l'inspiration de Belphegor, préparent un avenir encore plus glorieux. Dans les confits de demain, on fera sauter les villes à distance, on détruira toute une région, êtres et choses. L'impérialisme sous toutes ses formes pousse l'humanité vers l'annihilation ! Liberté, égalité, fraternité ! La guerre moderne, c'est aussi la guerre des classes. Et la guerre des classes, c'est la guerre aux neutres comme à l'adversaire, c'est la guerre à la communauté, la guerre aux femmes, la guerre aux enfants.

A New-York, les livreurs de lait en grève ont cherché par tous les moyens à enrayer la distribution. Ils ont répandu des milliers de gallons de lait dans la rue. Ce délire de haine n'est-il pas affreux ? Peu importe que les bêtes manquent de lait et meurent de faim ! Peu importe qu'une grande ville soit privée de sa provision ! Peu importe que les autres souffrent ! Crève-tout, pourvu que nous gagnions notre point ! Ainsi hurle, l'écume à la bouche, la haine du prolétariat révolutionnaire.

Et pour une question de sous, les mineurs abandonnent leur ouvrage, sans se soucier de faire geler l'hiver, des milliers de personnes. Et la police et les pompiers quittent leur poste, laissant le champ libre aux voleurs, aux assassins, à l'incendie. Et les employés de chemins de fer chôment au risque de désorganiser tout un pays et de livrer à la famine. Et les employés de l'aqueduc s'en vont chez eux, sans se préoccuper d'assécher une ville et de la laisser sans défense contre le feu.

Un égoïsme féroce vitriole les relations sociales. Chacun pour soi et au diable les autres ! C'est la devise générale. Pour un peu d'or, on passerait sur le corps de son voisin, on vendrait ses frères comme Joseph, on les précipiterait dans une gênerne. L'individualisme outrancier pourrait jusqu'au groupe, car le groupe recherche son intérêt immédiat, même au prix de la ruine de la communauté.

Civilisation, liberté, égalité et fraternité ! Et l'on blasphème toujours le Christ sur son calvaire d'amour. Raoul JOURNET

AMÉLIORATION ET ÉPURATION

REPONSE AU SOLEIL QUI DIT QU'AU LIEU D'APPUYER UN NOUVEAU PARTI, IL FAUT AMÉLIORER ET ÉPURER CEUX D'AUJOURD'HUI.

Quelques jours après le discours de M. Bourassa, au Monument National, le Soleil disait en substance qu'au lieu d'appuyer un nouveau parti, il valait mieux améliorer, épurer les partis existants.

Mais ils s'améliorent, ils s'épurent tout seuls, les partis existants. Le parti "bleu" a amélioré son nom en l'enrichissant des mots "libéral" et "national". Il a amélioré sa situation dans le Québec en mettant quatre Blondins au lieu d'un. Il a épuré son programme en le passant à la chaux tarifaire.

Mais pour l'amélioration et l'épuration, le parti libéral, qui pourrait aussi s'appeler conservateur et national, remporte la palme. On a beau dire, une cure d'opposition, c'est souverain. Le séjour dans ces "franges régionales" est éminemment purifiant. Les libéraux se sont "désencrassés" et l'air sain des principes a guéri tous les poumons malades de leurs orateurs dont la voix

claironnante est la voix même de la justice et de la vérité.

Les libéraux ne peuvent s'améliorer et s'épurer davantage. Fielding, le parrain de la "marine canadienne en temps de paix et impériale en temps de guerre", le vieil ami, le vieux lieutenant de Laurier, a trahi son chef, en 1917. Les libéraux lui ont ouvert les bras de grand cœur. Sans la province de Québec, ils l'auraient à leur tête. King une fois battu, ils le choisiraient probablement. Première amélioration et première épuration.

Maclean a trahi Laurier en 1917 pour avoir un portefeuille dans le cabinet unioniste. Les libéraux l'ont repris. Autre amélioration et autre épuration.

Pugsley, ancien ministre libéral, a trahi Laurier en 1917 pour recevoir un fromage. Lui aussi est rentré au bercail. Autre amélioration et autre épuration.

Le Dr Clark, de tous les transfuges, a été le plus cinglant et le plus cruel à l'égard de Laurier qu'il a lâché. Vomi hors du parti progressiste, il est de nouveau candidat libéral. Autre amélioration et autre épuration.

Au parti qui a renié tous les vieux principes libéraux, au parti devenu aussi torse que les torques, au parti qui mendie des votes sur la tombe souillée de Laurier, quelle amélioration et quelle épuration faut-il encore souhaiter ? De laisser en route ce vrai libéral qui a nom Mackenzie King, et de s'accrocher au manteau de Gouin, genre de Mercier par les liens de famille mais pas par l'esprit, torse de tempérament, premier politicien canadien-français allié, collé aux trusts, aux "mergers", à ces grandes organisations financières dénoncées par les "rouges" sur tous les tréteaux ?

Les vieux partis sont trop améliorés et trop épurés. Rien à faire. Il faut chercher ailleurs. Paul CHARDON.

LA "PRESSE" ET SA DEVISE

SON INDÉPENDANCE DES PARTIS LUI PERMET DE TRAITER TOUT LE MONDE AVEC JUSTICE. M. MONTY COMME M. DU TREMBLAY.

"La Presse telle qu'elle est établie par Tremblay et Berthiaume, est une institution irrévoquablement dévouée aux intérêts canadiens-français et catholiques; indépendante des partis politiques; elle traite tout le monde avec justice, protège les petits et les faibles contre les grands et les forts, lutte pour le bien contre le mal, tient pour le clair qu'à gouverner, fait rayonner la vérité par son puissant service d'information, est le champion des réformes pouvant améliorer le sort des classes sociales."

J'achète la Presse tous les soirs afin de lire cette devise sublime. Je la sais par cœur, mais je ne puis résister au plaisir de la voir imprimée, de la palper, de la caresser sur le papier, comme la plus noble chose du siècle.

Par-dessus le marché, après avoir regardé les images et feuilleté quelques pages, il m'arrive de jeter les yeux sur des articles de rédaction. Dans le numéro du 2 novembre, j'ai tressauté d'aise en lisant les lignes suivantes sur l'hon. M. Monty, secrétaire d'État :

"Au moment où le pays traverse une des périodes les plus critiques de son histoire, il est consolant de voir nos citoyens les mieux qualifiés se porter de l'avant pour faire bénéficier la communauté canadienne de leurs talents et de leur expérience.

"L'hon. M. Monty, choisi comme candidat ministériel dans Beauharnois, lundi dernier, est excellentement préparé à jouer un rôle fécond et brillant au sein de notre administration fédérale. On n'en veut pour preuve que les succès remarquables obtenus au cours de sa longue carrière d'avocat. Esprit large, travailleur acharné, homme de tact et d'une haute distinction (sic), il a su se rendre digne de l'estime et de la confiance de la masse de ses concitoyens. Comme bien d'autres, il aurait pu se croire justifiable de continuer à s'occuper de ses affaires personnelles au lieu de se hasarder sur le terrain toujours glissant de la politique. Il a vu plus loin, plus haut. Il a considéré la situation présente dans laquelle se trouvait le Canada, et, du moment qu'on l'eût assuré qu'il pouvait contribuer à y apporter remède, il n'a pas hésité à répondre à l'appel et à offrir ses services au pays. C'est un bel exemple de dévouement (mesurant 38,000 par année) et de civisme.

Indépendante, la Presse traite tout le monde avec justice, (en termes vulgaires, elle ménage la chèvre et le chou). M. Monty est "un homme de tact et de haute distinction". Il est indubitable, aussi, qu'il est "excellemment préparé à jouer un rôle fécond et brillant au sein de notre administration fédérale".

La Presse lui rend justice, voilà tout. Par cet éloge dithyrambique d'un ministre de Meighen, elle se jette dans les bras robustes de l'honorable M. Monty. (C'est l'un des paradoxes de l'honneur : M. Monty n'est honorable que depuis son entrée dans le cabinet Meighen).

Indépendante, la Presse traite tout le monde avec justice, (en termes vulgaires, elle ménage la chèvre et le chou). M. Monty est "un homme de tact et de haute distinction". Il est indubitable, aussi, qu'il est "excellemment préparé à jouer un rôle fécond et brillant au sein de notre administration fédérale".

La Presse a rendu justice à M. Du Tremblay qui est de la boutique. Elle rend également justice à M. Monty, également de la boutique. L'indépendance conduit à tout, pourvu qu'on n'en sorte pas.

Ah ! si les cent mille lecteurs de la Presse jetaient chaque soir un regard sur sa noble et sublime devise ! Antoine DUCHESNE



Un manteau de fourrure sur sa robe de mousseline et des vêtements d'été, Mme la Conservatrice se croit en état de faire face aux tempêtes de neige. Elle tient à sa fou rruce comme à la prunelle de ses yeux.

... La convention de Valleyfield, composée des citoyens les plus notables, s'est ralliée unanimement autour de lui. On a compris que personne mieux que l'hon. M. Monty était en mesure de faire honneur à la charge qu'on voulait lui confier. Le nouveau secrétaire d'État se lance donc dans la mêlée avec les meilleures garanties de succès.

EN ZIGZAG
Le Canada est tout fier de voir que malgré une défaite certaine, le chef libéral, M. King, soit quand même candidat dans le comté de York.

L'affaire Blanche Garneau relève le prestige de la justice et celui du procureur général, M. Taschereau. M. Sauvè se fera à la quelque scandale étouffé, comme si un scandale pouvait souiller l'administration libérale.

Pourquoi cette redondance ? La Presse, toujours indépendante des partis, s'est inscrite chaque jour, dans la devise, de ce vénérable journal, en première page : "La Presse, telle qu'elle est établie par Tremblay et Berthiaume, est une institution irrévoquablement dévouée aux intérêts canadiens-français et catholiques; indépendante des partis politiques; elle traite tout le monde avec justice, protège les petits et les faibles contre les grands et les forts, lutte pour le bien contre le mal, tient pour le clair qu'à gouverner, fait rayonner la vérité par son puissant service d'information, est le champion des réformes pouvant améliorer le sort des classes sociales."

Le député d'Outremont-Laurier mourra-t-il de chagrin ?

M. Gouin dit que la question des chemins de fer est la plus importante. Et l'impérialisme ?

Quand M. Monty pense à Châteauguay, ancien secrétaire d'État, il se réchauffe dans sa propre estime en prenant le chemin de la Presse qui le proclame "homme de tact et de haute distinction".

M. Meighen est l'ami des Canadiens français et porte la province de Québec dans son cœur. Mais oui. C'est ce que le Dr Edwards ne cesse de chuchoter dans l'oreille du Dr Normand, à chacune de leurs rencontres, à l'enseigne de la Bonne Entente.

C'est une élection plus remarquable par ce qui ne se dit pas que par ce qui se dit. En quelle qualité M. Borden se rend-il à Washington ? Messieurs les ministres, ne répondez pas tous ensemble.

Médéric gasconne avec une verve endiablée. L'autre jour, dans un débat, il se rendait en parlant de sa majorité de plus de 30,000. — Oui, mais 100,000 contribuables n'ont pas voté, objecta un conseiller. — S'ils avaient voté, ma majorité serait de 150,000, rétorqua notre maire.

Médéric, Médéric, rappelle-toi que l'orgueil a perdu Nabuchodonosor.

Non, Artémise, naïve enfant qui l'étonnes de ce que l'on célèbre deux jours d'actions de grâce à cause des Juifs, Jacques Cartier, Samuel de Champlain et de Maisonneuve n'étaient pas des Youtrés.

Un successeur français à M. Mitchell, que ce soit le "delenda est Carthago" des partisans de l'émanicipation économique de la race.

M. Taschereau devrait se forcer pour fournir à Star une explication plus probante de l'entrée des politiciens provinciaux dans l'arène fédérale. Le Star ne paraît ni convaincu ni content.

Le Star et la Gazette s'acharnent contre King, ce pauvre "Willie". Non, mais ont-ils une frousse d'une alliance des libéraux avec le parti agraire ? Ridiculisent un homme estimable de cette manière ! Et l'on parle de la violence des nationalistes ! Ah ! les salauds. Marcel LEVAC.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

C'est Baptiste qui paiera le déficit, n'est-ce pas M. Ballantyne ? Tout de même, il ne faudrait pas prétendre que les libéraux ont approuvé la construction de celui-là. Trop de bateaux, ça se monte mal.

"Vous savez que, même dans son dernier discours, le chef nationaliste, toujours très démocrate quand ça fait son affaire, reproche au gouvernement canadien comme aux gouvernements d'Europe et d'Amérique, de ne pas avoir fait d'élections avant de se décider à repousser la guerre allemande — (quel style) — comme si l'Allemagne leur en eût laissé le temps !

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

"Mais voici qu'il oublie son principe, pour enlever du chemin électoral de M. Crerar, le gros obstacle qui va l'arrêter : le tarif.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

"La question du tarif est liée intimement à celle des impôts, et s'il est un point sur lequel les partisans du parlementarisme soient exigeants, c'est bien celui de l'impôt : No taxation without representation." Or c'est précisément cette question du tarif que M. Bourassa veut faciliter la voie à M. Crerar pour enlever au contrôle et aux dis-

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

On vient de lancer, à Halifax, le plus gros navire de la flotte marchande canadienne.

Pour vous, Mesdames

Discours sur l'espérance de la résurrection des corps après la mort

Que Job sur son fumier, au milieu de sa peine,
Gémisse des malheurs de la misère humaine;
Je sors bien plus haut ma noble ambition,
Et sais bien mieux ma noble ambition, mb mbmbmb mbm
Aussi, comme sorti d'une source divine,
Je veux dresser mes pas où la foi m'achemine;
N'y perdons plus de temps, il y faut arriver;
J'y vole et mon penchant ne va qu'à m'élever.
Si je ne suis que boue, il ne m'importe guère,
Cela n'empêche point que Dieu ne soit mon père;
Il me l'a dit lui-même, et sur tout absolu
Ses doigts l'ont façonné de ce qu'il a voulu.
A moi, pauvre pêcheur, quelle étrange manie
De vouloir censurer sa sagesse infinie?
Ce Dieu sur son image a mon être formé,
Et m'a, pour m'honorer, de son souffle animé.
O faveur! ô bonté! quel entre ses ouvrages
De ceux que nous voyons a de tels avantages?
Pas même le soleil n'en a jamais été,
Tout grand astre qu'il est, si dignement traité.
Avec toute sa pompe, il n'est splendeur qui tienne;
Sa grandeur n'est en rien comparable à la mienne;
Je ne changerai pas le pitoyable état
De mon triste cadavre à son plus vif éclat.
Point de comparaison: sa destinée est telle,
Qu'il n'est rien, après tout, qu'une beauté mortelle;
Et de sa fonction un jour destitué,
Il sera sous mes pieds comme un flambeau tué.
Enfin, du tout-puissant s'il est la créature,
Ce n'est que pour servir à toute la nature,
Mais elle étant finie il doit finir aussi;
Au lieu qu'à mon égard il n'en est pas ainsi.
Au fond de mon cercueil où je deviendrai cendre,
Endormi seulement je ne ferai qu'attendre
Que la trompette sonne, et m'éveille en sursaut,
Pour monter bienheureux à ma place là-haut.
Et prendre, avec les saints, l'immortelle tiare
Que même avant les temps ce bon Dieu m'y prépare;
Après que toutefois, suivant sa volonté,
Je l'aurai par sa Grâce à la fin mérité.
Travaillons donc, mon âme, à cette grande affaire,
Qui sur toutes m'importe et m'est si nécessaire,
Afin qu'il dise un jour à mon corps inhumé:
Venez, corps glorieux, venez, mon bien-aimé;
Et non pas, ô malheur! ces paroles cruelles:
Allez, maudit, allez avec flammes éternelles.

PATRIX.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

Fleurlette. — Un peu étourdie et superficielle, elle a cependant du bon sens, et quand elle prend le temps de réfléchir elle voit assez exactement choses et gens comme ils sont timides et orgueilleux, elle est un peu susceptible. Elle a un bon cœur sensible, délicat et tendre. — Je la crois un peu défiante. — Elle aime bien à parler mais elle n'est pas indiscret. Sincère et droite. La volonté est modérée et assez égale. Petites vivacités impatientes. Souvent triste et facilement rebutée par les difficultés.

Cousine Jeanne. — Elle a un esprit vif, fin, un peu moqueur. Elle est gaie et animée. L'activité est

grande, elle est courageuse et pleine de bonne volonté. Le cœur est bon, dévoué, sensible, très tendre, mais elle est si réservée qu'elle paraît froide, et puis elle est capricieuse et ses changements d'humeur sont souvent déconcertants. Elle est imaginative, enthousiaste, un peu rêveuse. Une tendance à la jalousie est combattue efficacement par la générosité et le bon sens. La volonté est modérée, très souple, active. Elle est gaie, enjouée, gracieuse et aimable. Les qualités pratiques sont en bonne voie de développement.

Jean DESHAYES.

LE CHAPEAU DE LA MUSE

La dernière réception de Mme Tinsard-Lebuteau s'annonçait particulièrement brillante. Dans cette petite ville du Saumurois, privée d'attractions, traversée une fois l'an par une mauvaise troupe théâtrale, le salon de la veuve du conservateur des hypothèques était le rendez-vous de la bourgeoisie intellectuelle; sa demeure était le temple de la poésie et si l'on y subissait de mauvais vers, on y mangeait d'excellentes barquettes de fruits. L'estomac se trouvait comblé à défaut de l'esprit. Le préfet, vieux étudiant qui regrettait les fêtes du quartier Latin, avait, un jour, qualifié de muse du département cette imposante femme peinte, avec son éternel fichu à la Marie-Antoinette, son air mourant de reine sur l'échafaud qui soutenait son agonie par un appétit magnifique. Cet hommage officiel fit le tour de la contrée et accrut le prestige de Mme Tinsard-Lebuteau. Elle avait commis des sonnets cubiques parfaitement incompréhensibles, qu'une académie provinciale, la Lyre d'Agén, avait couronnés; elle portait un large ruban d'officier d'académie. Mme Tinsard-Lebuteau était une curiosité de la cité avec la vieille halle aux grains et l'église Saint-Pierre.

Pour sa dernière réunion, elle avait battu le rappel de ses intimes, les alléchant par la promesse d'une communication sensationnelle, et quand, le jour venu, elle vit tendus vers elle de jolis regards aguissés de curiosité, des lèvres frémissantes d'impatience — sa cour était essentiellement féminine — Mme Tinsard-Lebuteau déclara mystérieusement: — Le président de la Lyre d'Agén m'a écrit que le professeur Nuage, du Collège de France, vient donner ici une conférence sur le Psychisme et l'Amour. Je ne connais l'illustre maître que de réputation; mais je veux lui faire la surprise d'un goûter, à l'issue de sa causerie. Je compte sur vous pour me seconder.

Elle fut applaudie et ses amies

attendirent, avec une anxiété qui les rendit insupportables pour leur mari et leur servante, l'arrivée du psychologue. La muse du département pour la solennité fit venir de Tours un chapeau si chargé de colifichets qu'elle semblait, le jour de la conférence, porter sur la tête les attributs des huit autres muses, ses sœurs.

En apercevant la coiffure monumentale qui tenait de la frégate et de la terrasse babylonienne, les amies paffèrent secrètement; elles accablèrent Mme Tinsard-Lebuteau de compliments. La salle de la conférence, une annexe du lycée, était bondée de spectateurs, de spectatrices surtout, car les hommes, par représailles, avaient déclaré "maboule" l'illustre professeur Nuage. Son apparition déçut l'assistance. C'était un petit homme sombre et broussailleux à la figure tourmentée, qui émettait des yeux vifs, d'une clarté, d'une sincérité délicieuses, derrière des lunettes à monture décaillée. Il donnait à rire, ce qui est un vice redhibitoire auprès des femmes. Mais il fallait attendre qu'il parlât pour le juger. Or, sa diction ne coulait guère de source; c'était un filet de voix menu, hésitant, qui cherchait son chemin comme un ruisseau parmi des cailloux.

Il prononça son regard sur l'auditoire et soudain l'acrocha au visage de Mme Tinsard-Lebuteau, l'y agrippant avec une insistance qui fit rougir la veuve du conservateur des hypothèques. A partir de cet instant, le professeur Nuage se montra véritablement admirable. Toutes les nuances de l'amour, il les décrivit avec une subtilité, une sûreté merveilleuses; les rapports de l'âme et du corps furent disséqués, définis par un maître. A n'en pas douter, Mme Tinsard-Lebuteau l'inspirait: la muse du département était devenue la sienne, par un de ces coups de foudre qui sont les orages efficients de la passion.

Naturellement, l'action magnétique de Mme Tinsard-Lebuteau avait été remarquée par ses amies, furieuses, jalouses d'un bonheur aussi exclusif; car elles se savaient jeunes et séduisantes.

La conférence terminée, Mme Tinsard-Lebuteau entendit une voix lui grincer à l'oreille:

LES PORTRAITS DU CHRIST

— Il n'a regardé que vous, ma chère; vous avez été son inspiratrice. Quelle séduction! Mais c'est bien dommage que le professeur Nuage ait si mauvaise vue.

Le succès inclinait Mme Tinsard-Lebuteau à l'indulgence; elle répondit avec modestie:

— Le maître a compris, à distance, mon cœur de poète. Ne traitons-nous pas tous deux les mêmes sujets éternels: l'âme et l'amour? Mais le compte sur vous par le goûter chère amie; je me salue, car je veux changer de robe, enlever ce chapeau qui pèse un peu.

Et Mme Tinsard-Lebuteau se dépêcha vers sa demeure pour revêtir un ample peplum de muse tragique qui faisait valoir ses épaules restées belles. Ses amies reprirent le choeur des félicitations; le maître n'avait parlé que pour elle; toutes lui devaient d'inoubliables souvenirs. Le professeur arriva avec une heure de retard; il avait goûté du vin nouveau chez un paysan au bord de la rivière, et, saisi par la douceur virgilienne du site, il n'avait pas senti le temps s'enfuir. Il s'excusa devant Mme Tinsard-Lebuteau avec un certain trouble; il était tellement sauvage; il avait si peu l'habitude du monde. L'assistance se recréa... On passa dans la salle à manger; le goûter avait quelque peu souffert, car Mme Tinsard-Lebuteau, gourmande comme tous les gens de lettres, n'avait pas pu résister à certains petits plats de gibier, qu'il fallait manger chauds.

Ils n'étaient que tièdes.

Mais cet après-midi, il s'agissait des satisfactions supérieures de l'esprit. Les amies de Mme Tinsard-Lebuteau avaient à prendre leur revanche; chacune voulait extorquer au psychologue une de ces paroles mémorables dont on peut se parer pendant toute une saison. Malheureusement, M. Nuage s'absorbait dans l'unique contemplation de son assiette; comme tous les gens distraits, il était insatiable. Cependant, à la demande de la directrice de l'école Jeanne d'Arc; il parla de la quatrième dimension. Les dames assurèrent qu'elles l'avaient aperçue et la déclarèrent idéale, merveilleuse.

Mme Tinsard-Lebuteau était aux anges... Pour elle, pour elle seule, le maître s'était dérangé; pour elle, pour elle seule, il parlait de tout, de rien. Elle triomphait. Mais ce triomphe ne pouvait être complet, total, que s'il écartait les envieuses dont elle apercevait fixés sur elle les visages furibonds et crispés.

Maitre, fit-elle en se penchant vers son hôte illustre, dites-moi, je vous en supplie, d'où vous vient, quand vous devez parler, l'inspiration?

Il se fit un silence. Le professeur leva sur la poëtesse ses yeux intelligents, naïfs et lointains.

— O madame, c'est si bien simple! Je commence par inspecter mon auditoire. Cela dure assez longtemps, car savez-vous ce que je cherche? Eh bien, je cherche la figure la plus sotte, la plus nulle qui s'y puisse trouver. Quand je l'ai découverte, je la fixe, je jure de l'animer. Si j'y arrive, je me dis: Celle-là comprend, donc tout le monde aura compris. C'est un système infailliable.

Des rires mal étouffés coururent; le professeur ajustait ses lunettes; s'était égaré, interrompit, vers les bonnes amies dont les yeux étincelaient d'une joie féroce. Puis on entendit un bruit sourd, un effondrement; et l'on dut emporter vers les professeurs sacrées de son temple la muse du département évanouie.

Jean VIGNAUD.

RECETTE

BLANQUETTE DE VEAU

Le plus généralement on prend pour cela la partie appelée tendron, qui est la poitrine coupée sur le travers. Mais le haut de côtes, l'épaule, — cette dernière quoique un peu sèche, — peuvent aussi bien convenir.

Soit, pour 6 personnes: 1 kilo de viande, coupée en morceaux carrés de 4 à 5 centimètres. Mettez-les entassés dans une casserole haute. Couvrez les largement d'eau froide, soit un bon litre. Salez. Faites prendre ébullition sur feu doux, pour faciliter la montée de l'écumé. Ecuimez avec soin. Après qu'on ajoute oignon moyen piqué d'un clou de girofle, bouquet de queues de persil, brin de thym, le quart d'une feuille de laurier. Couvrez la casserole, en laissant un peu d'ouverture. Tenez le liquide en petite ébullition douce et régulière pendant une heure. La viande, tout en étant bien cuite, doit rester un peu ferme.

Dans une autre casserole moins grande, mélangez gros comme une noix de beurre avec trois cuillerées rases de farine. Cuisez sur feu doux, sans laisser du tout colorer, en remuant avec la cuiller de bois. Délayez avec trois verres et demi (verre de cuisine ordinaire) du bouillon de cuisson passé à la fine passoire. Faites prendre ébullition sans cesser de remuer jusque-là.

Dans un bol, mettez deux jaunes d'oeuf débarrassés de leur germe, avec demi-verre de crème et jus de citron. Délayez-les bien. Puis ajoutez-y une à une, 3 ou 4 cuillerées de sauce chaude. Retirez la casserole de sauce du feu, attendez 2 minutes. Versez alors cette liaison d'oeuf en mince filet dans la sauce hors du feu toujours, en tournant vivement dans la casserole ce faisant. Remettez sur le feu sans cesser de remuer la sauce jusqu'à franche ébullition. La liaison faite avec ces œufs ne "tourne" pas et la sauce liée doit bouillir. Ajoutez pincée de noix-blanc. Pour servir goutez à fond les morceaux. Dressez en plat rond creux. Versez la sauce par-dessus. Saupoudrez de persil haché.

A volonté, on ajoute petits oignons cuits doucement au beurre à parts, sans colorer. Champignons frais, mis avec la viande 10 minutes seulement avant de faire la sauce.

LA LANGUE DIPLOMATIQUE

LA LUTTE DE L'ANGLAIS CONTRE LE FRANÇAIS

Aucune langue, sauf le latin, n'a joué, dans les relations diplomatiques, de l'importance que le français a eue pendant ces trois derniers siècles, écrit de Londres à "La Gazette de Lausanne", M. Edwin Longstaff. Il faut même une époque plus lointaine où le français était seul employé, oralement et par écrit, entre les Français et les Anglais. C'est ainsi que Henri VI d'Angleterre écrivait en français au roi de France Charles VII. En 1753, des commissaires français proposèrent de retourner à l'Anglais un mémorandum écrit en anglais; ce geste provoqua un conflit, car le gouvernement anglais tout en admettant qu'une traduction française devait accompagner un document anglais, ne voulait pas reconnaître que le français fut la seule langue diplomatique; la discussion fut longue et, enfin, la France dut céder. C'est la première revêtu de la langue anglaise contre la suprématie du français.

Il y eut une seconde revêtu en 1800, lorsque lord Grenville prit l'initiative de communiquer en anglais avec les représentants des puissances à Londres. Puis, en 1814, lord Castlereagh, au quartier général des alliés, insista pour pouvoir écrire en anglais aux ministres étrangers. En 1828, Canineux exigea que l'ambassadeur anglais à Lisbonne écrivit en anglais au ministre portugais des affaires étrangères, d'autant plus que celui-ci répondait en portugais et non en français.

Quelques années plus tard, un nouveau différend survint, entre l'Angleterre la Prusse, celle-ci ayant refusé une note parce qu'elle était écrite en anglais. On arriva à un compromis établissant que les documents diplomatiques rédigés en anglais devaient être accompagnés d'une traduction française.

C'est en 1851 seulement que la Grande-Bretagne, grâce à l'entremise de Palmerston, fit admettre par tout le monde l'usage de l'anglais pour tous les documents envoyés par elle aux autres puissances. Cependant, il a toujours été admis, jusqu'à la guerre, que le français pouvait être employé en toute circonstance, et dans la pratique, on s'est généralement servi du français plutôt que de toute autre langue. Il semble donc, à l'heure actuelle, que la guerre et le traité de Versailles aient rompu cette tradition et que l'anglais ait définitivement conquis sa place dans la diplomatie sans, toutefois, supplanter le français qui, à moins d'un ostracisme incompréhensible et insoutenable, restera toujours l'une des langues officielles dans les conférences internationales.

Edwin LONGSTAFF.

Six petits conseils

Il s'agit de l'hygiène de la bouche et particulièrement des dents. Malgré tout le soin qu'on y apporte, le plus souvent la technique qu'on emploie est imparfaite. Voici quelques conseils qui vous aideront à faire votre profit de ce qui suit:

1. N'employez jamais une brosse molle. Servez-vous d'une brosse dure. La brosse molle tasse le tartre et les corps étrangers sans les enlever.
2. Brossez surtout le pied des dents sans avoir la crainte de les déchausser. Au contraire, ce sont les dents mal brossées qui se déchaussent. Si vos gencives saignent au contact de la brosse, n'en prenez aucune inquiétude et continuez à brosser avec énergie.
3. Ne vous couchez jamais sans avoir lavé vos dents car c'est surtout pendant la nuit que les germes de la bouche manifestent leur activité.
4. Ayez toujours sur votre table de toilette une bobine de fil de soie. L'usage du fil de soie pour nettoyer les espaces interdentaires est le complément indispensable du cure-dents.
5. Méfiez-vous des antiseptiques; ils détruisent les cellules, ne tuent pas les microbes et prédisposent aux infections. Rejetez l'emploi de la teinture d'iode (sauf avis contraire) comme cicatrisant des plaies gingivales.
6. Souvenez-vous que l'hygiène de la bouche nécessite surtout l'emploi de moyens d'ordre mécanique. C'est l'action de la brosse qui est tout.

Docteur André THIBAUT.

LE COIN DES GOURMETS

PETITE CAUSERIE SUR LA FIGUE

Dans son étude sur la cigale, le savant et spirituel Fabre écrit que le paysan provençal a conservé sa foi dans la tisane faite avec cet insecte distillée au soleil, drogue qui lui fut révélée par les Grecs à l'époque de Phocée avec l'olivier, la vigne et le figuier. A l'opposé des docteurs et des apothicaires de jadis qui considéraient aussi le fruit du figuier comme la base d'efficaces remèdes, puisés probablement à la même source historique, les cuisiniers qui nous ont laissé par écrit leurs méthodes et préparations ne font aucun cas de la figue.

"Elle se mange fraîche ou conservée", annoncent-ils, sans autres commentaires, que la poésie et la renommée de la figue carina" soit ancienne autant que celles de la pomme du Paradis terrestre et des grappes de raisin de Chanaan.

Dans les "Grieries de Paris" qui sont du XIIIe siècle, on mentionne la figue comme étant originaire de l'île de Malte. Etienne Bileau, dans le "Livre des métiers", qui date de Saint-Louis, la signale présente chez les "regattiers", négociants de nos mandataires aux Indes. La seule curiosité que nous rapportent ces petites découvertes chronologiques, semblerait le fait que la figue à cette époque — et bien plus tard encore — n'était pas considérée comme un dessert. La "Civilité nouvelle" place une assiette de figues crues sur la table dès le commencement du repas et, au chapitre II des "Civilités" nous voyons, le cuisinier royal assigne également qu'elles appartiennent aux premiers services; on mélangeait donc leur goût fin et doux à celui des ragouts et des rôtis.

Les gastronomes modernes ont fait reculer les figues jusque dans les corbeilles d'argent de la fin du XVIIIe siècle, sur des feuilles de vigne, elles voisinent, en la présente saison, avec potées, pêches et pommes au couteau.

Avant de cueillir les figues, il faut se rendre compte au touché qu'elles sont parfaitement mûres et que leur peau est aussi bien que celle de l'espèce blanche que des espèces noires ou violettes commencent à se rider légèrement. Elles se détachent alors avec facilité d'une tige qui se casse facilement d'une main habile. Les premiers humains confectionnaient des confitures avec le fruit de ce genre. Les Romains qui 750 ans avant l'ère chrétienne, découvrirent Remus et Romulus en train de boire le lait d'une louve à l'ombre d'un figuier, curent depuis que la mort d'un tel arbre portait malheur. D'ailleurs, le professeur Darmesteter, dans la "Vie des mots", rapporte, au sujet de l'étymologie du mot fige, que les habitants des bords du Tibre étaient très friands de foies gras préparés aux figues.

Les peuples d'Orient font de ces compotes de figues sèches qui sont loin de valoir celles que nous préparons avec les pruneaux d'Agén, d'Ente, de Tours ou de Brignoles. La seule recette qui vaut la peine

LA MAIGREUR

Si l'excès d'embonpoint est une calamité pour la coquetterie féminine, la maigreur en est une autre. Peut-on la combattre? Sans doute, l'écarter volontairement la maigreur, symptôme d'une maladie, est un chapitre complexe de pathologie. Quant à la maigreur des débilités et des convalescents, on peut assez facilement en venir à bout. J'enrène les moyens classiques: une alimentation riche, des amers pour exciter l'appétit, des toniques, et des préparations arsenicales, de préférence en injections sous-cutanées; une vie calme à la campagne; le repos et l'exercice modéré.

Après chaque repas et surtout avant les préoccupations morales; telles sont les bases d'un traitement utile et raisonnable.

Mais il est un autre cas de maigreur: la maigreur constitutionnelle et souvent héréditaire, combattible d'ailleurs avec une excellente santé. Le mieux pour une jeune femme sera de comprendre qu'on peut être maigre, comme on est grand ou petit et de se résigner avec grâce à rester "une machine à coudre" comme disait Dumars fils, en parlant d'une actrice célèbre dont le talent portait dans la salle mais dont les charmes ne passaient pas la rampe.

Docteur André THIBAUT.

ANTI-KORROSIONCE
CURE RADICALE DES CORDS
DANS L'ETAT DES BOULES
DANS L'ETAT DES BOULES
FRANCO PAR LA POSTE
AN-KORROSIONCE-MONTREAL

J. O. LABRECQUE & CIE, agents pour le CHARBON
141, rue Wolfe, Montréal Tél. Est 2390 "DIAMANT NOIR"

Coupon graphologique
Esquisse graphologique de JEAN DESHAYES.
— AU —
"NATIONALISTE"
6 NOV. 1921 Bon pour un mois

Un coupon valable et 20 en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.
Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-raté et pas envoyer de copie.
Adressez: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montr. L.

CROCHET GARNITURE POUR CHEMIN DE TABLE

La noble Gabrielle de Vergy n'aurait pas dû mourir après avoir mangé le cœur de son ami. Cette mort est contraire aux données actuelles de la science. Un savant médecin a fait connaître à l'Académie que l'extrait de cœur avait des vertus nombreuses. Il l'a appelé "cœur-tonique". Et si la châtelaine de Goucy avait eu seulement de la dévotion myocardique, elle aurait trouvé dans le repas que lui servit son époux un grand soulagement.

Mais, voilà, en ces temps barbares, on faisait du sentiment et pas du tout de thérapeutique. Heureux les hommes du vingtième siècle!

Quant à l'chantant:
Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches.
Et voici voic mon cœur qui ne bat que pour vous,
Vraiment ne savait pas qu'il apportait à celle qui reposait un remède dont on espère pour les cardiaques, les résultats les meilleurs.

Matériel — Coats' Mercer-Crochet No. 30. Crochet No. 10. Commencer au bout, travaillant de haut en bas.
Faire 194 m. 1er rang — Faire 63 esp.
2ième rang — 1 esp, 62c.
3ième rang — Ajouter un c à la bordure inférieure, faire 63c, 1 esp. Continuer à suivre le dessin, ajoutant des esp pour former les pointes.

The Hon. Tim Healy, K. C. reviews the Irish situation

(Pearson's Magazine).

(N.B.—Tim Healy was once famous as Parnell's first lieutenant and one of the most powerful speakers in the House of Commons.)

AFTER 750 YEARS

The naval program of the United States has set the English Cabinet thinking so hard that the Dublin Commander-in-Chief was ordered to sign a truce with the Irish Republican Army on July 11. In December, 1920, that Cabinet dispatched to Ireland an Australian Archbishop (Dr. Clune), who had acted as Chaplain General to the Australian forces, with instructions to try to make peace over Christmas. In fulfilling this mission, His Grace took his life in his hands; for, while he had a "safe conduct" from "Dublin Castle," and a promise not to molest him on his way to the retreat of Mr. Michael Collins (Mr. de Valera being in America), no one deemed the talismans of solid value as against the irregular forces of the Crown.

The Archbishop made two or three journeys between London and Dublin, and accomplished his task surprisingly. The Government was not satisfied with mere oral guarantees, but stipulated that he should obtain a document under the hand of Mr. Collins, who had become famous for a carefree courage and diablerie such as Robin Hood or Abd el Kader did not surpass. Only the sign manual of this elusive insurgent would be accepted. The Archbishop toilsomely secured it. Thereupon the Cabinet, true to its traditions in regard to Ireland, broke faith. It insisted on a further guarantee not included in the original terms submitted to the Sinn Feiners—believing that their acceptance of the Archbishop's counsel spelt weakness.

The Government had called in as their adviser Marshal Sir Henry Wilson, Chief of Staff and abettor of Lord Carson's warlike maneuvers in Ulster. His inflexible insinuation, of course, led him to stipulate that no truce should be signed unless the insurgents first laid down their arms. Thereat Mr. Collins smiled gently, and Archbishop Clune sadly withdrew.

The War Office was unable to promote its Field Marshal for the failure of his maneuvers to any rank higher than he already held. In the country of the blind, the one-eyed man is king. Later on the Sinn Feiners intercepted and published a confidential letter of Sir Henry Wilson's, couched in an ardent Orange strain, addressed to the "Ulster" Prime Minister. No one who hoped for peace would have advanced his proposition of disarmament. No one with a grain of sense would have believed that the Sinn Feiners were then exhausted. This is the Field Marshal, who, according to the eulogies of Mr. Lloyd George, predicted Ludendorff's advance against Paris in March, 1918, four months ahead of time and Foch. Although an Irishman, he does not seem to know much of his own countrymen.

All the influence of diplomatic Britain was next concentrated on Rome, in the hope of securing a Papal condemnation of the Sinn Feiners. A shower-bath of propaganda descended on the Vatican, blended with essence of orange-blossom. Every deed of violence in Ireland was distended to the Sistine scale, without a word to explain the provocation or the causes of disturbance. The chief guardian of British interests in Rome is Cardinal Gasquet, a learned Benedictine, who is ably served by a secretary, Mgr. Langdon, a formidable controversialist. Their success with the Holy Father seemed so probable that experienced and faithful prelates like the late Archbishop of Dublin dreaded lest the mistake made in April, 1888, by Leo XIII, of an ill-timed intervention without consulting the Irish Hierarchy, should be repeated.

Providentially, and in the nick of time, Archbishop Clune arrived at the Vatican, fresh from his conferences with Mr. Lloyd George and Mr. Michael Collins. His

Grace had been a proven friend of the Allies, both in Australia and at the front during the war. His moderation and good faith won him the approval even of Premier Hughes; and neither Cardinal Gasquet nor his secretary could find anything to reproach him with. Dr. Clune's exposure of events in Ireland and in Downing Street took the Vatican by storm, and placed its experts in possession of unexpected information. Field Marshal Wilson's tactics might rival Jomini's, but the swish of his Army Chaplain's soutane upset them. The Archbishop's declarations since he returned to Australia have been restrained, and "lifted only a corner of the curtain." Every one honors his reserve; but, in his conversations with His Holiness Benedict XV, it may be assumed that not only the facts of the devastations he witnessed were exposed, but also the unprovoked rupture of the negotiations entrusted to him at Downing Street.

PLACING THE BLAME

To lay the main weight of the blame for their breakdown on the Prime Minister would be unjust. Mr. Bonar Law was then his right-hand man; and, though Mr. Law's friends since his resignation absolve him from responsibility, his critics do not so fully relieve him from blame. The British Cabinet, of course, had been befuddled, as invariably happens, about Ireland by its intelligencers. It is better instructed about Australia, Africa, China and Japan than it is about an island within two hours' steam. Its Wilsons are its oracles. The father of the Field Marshal has published, every week or two for half a century, illuminating expositions from the Cromwellian standpoint, explaining omissions in the non-subduement of his native land.

The advisers of the Ministry on Ireland are drawn from a highly-paid class and caste, whose salaries and jobs often depend on the continuance of disorder. They are always on the point of putting it down, if they are only given a few months more and adequate reinforcements. They promised, if left "unhindered," to crush the rebellion by Christmas, then by Easter, then by Whitsuntide. They never name "Tibbs Eve" after 750 years' failure. General Weyler in Cuba told the same stories to Spain before America's big stick cleared out the island. No unpaid or disinterested councillor serves England across the Channel; and her agents are surcharged with political bias, and suffer from sheer inability to comprehend a people whom they hate or despise.

Six months ago Parliament was assured by its highest Ministers on the authority of these instruments, that they "had murder by the throat," and that "the murder gang was on the run." Stale documents were furnished up with false dates to prove this thesis and exhibit the crumpling-up of the Sinn Feiners. From outside the hurly-burly experts looked on with wonder at the fatwitted credulity which stuffed London with the same yarns that did duty against the Land League in 1880-81. In Mr. Parnell's heyday only a thousand men were imprisoned without trial, as against six thousand today. Then, too, Chief Secretary Forster boasted that he "had every possible murderer in jail." As he spoke, the conspirators who made the Phoenix Park tragedy thrill the world were sharpening the knives they had bought within a stone's throw of Scotland Yard.

Indeed, Mr. Forster can hardly have believed his own brag, for, when a deputation from his Bradford constituents waited on him in Dublin Castle in 1882, he turned all his staff out of the room in which he received his visitors, and, putting his back to the door, exclaimed: "I am living in an atmosphere of lies." This confession by a muddled official was detailed to me by one of those present, Sir William Byles, M.P. for Salford, owner of the Bradford Observer.

CHAMBERLAIN'S STAND

Now, on this August 3, 1921, comes Mr. Austen Chamberlain (who leads the House of Commons in succession to Mr. Bonar Law)

and complains that "it is the curse of Ireland that mistrust hangs like a miasma around every attempt to solve its difficulties, and has ruined many of the most hopeful efforts that have been made." Mr. Chamberlain's present readiness to offer terms to Ireland is a welcome change, and is perhaps not unaffected by memories of his father's detestation of the Forster regime. For the late Mr. Joseph Chamberlain—to his honor be it spoken—in 1881-82 strove to smash it and to set up a native administration. He promoted the "Kilmainham Treaty" to secure Mr. Forster's downfall and Mr. Parnell's release. When he consulted me privately in April, 1882, I foretold that the Irish movement, unless satisfied, would end in bomb-throwing. He reported the conversation to Mr. Gladstone without divining the consequences. Mr. Parnell was set free, but Mr. Davitt and I were prosecuted by the new Viceroy, Earl Spencer, for no very extreme speeches before the year was out.

Mr. Lloyd George had not then reached Parliament; but he has since trodden step by step in the well-worn footsteps of older coercionists, untaught by their failures. Every quick remedy to make slavery palatable had been tried when he came into power. In his Radical days he used violently to preach revolt in Wales against simple education acts framed by Mr. Balfour, to the horror of his more respectable Welsh colleagues. Indeed, a special act had to be passed by the Tories to cope with his incitements to resistance. Yet to suppress the spirit of Ireland he was ready to salt her with fire, and his underlings were enlisted to disregard the laws of God and man. He knew that Britain had sapped so full of horrors during the European war that an indifference begotten of satiety prevailed about every question which did not directly touch her own convenience. He reckoned too on the power of propaganda, on the ease with which facts are distorted or suppressed, on the skill of salaried liars, on the dead weight inherent in every ruling system, and the strength of religious prejudices, to overwhelm hostile opinion and crush Ireland. He heard without ruth of the ravages of his highly-paid banditti. He even enrolled in northeast Ulster three corps of A. B. and C. "Special Constables" uniformed and armed at the expense of the imperial taxpayer, to cower the unprotected Catholic minority in the Belfast area. Every moral appeal was to be throttled, and Ireland was again to taste the Elizabethan medicine exhaled from "carcasses and ashes."

I doubt whether, in the dreary tale of repressive statutes in any age, one was ever before enacted in which the State appeared brazenly as a conniver at secret murder, until Parliament in 1920 designed the "Restoration of Order Act." A meaningful provision of this measure abolished Coroners' Inquests, and substituted inquiries (held mostly in secret) by army officers in cases of sudden deaths caused by themselves or others. This was suggestive statecraft, and its consequences were grim and instantaneous. Some poor excuse for this prolynching legislation was attempted. It was given out that loyalist jurors' shops had been wrecked in Fermoy by soldiers who disliked their verdict on a comrade, and that Coroners' juries generally were now afraid to serve. With the ancient law of inquests done away with murder could henceforth be committed with impunity, and it was freely practiced. One uniformed assassin indeed was hanged; but he had the indiscretion to rob and slay a Protestant loyalist, when a wider acquaintance with his district would have secured him many more eligible victims.

HORRORS OF THE CONFLICT

Whatever horrors were inflicted, however, the people never quailed. Irishwomen sustained their men, and cheered on their children to scout for them. Fire and sword, with in many cases torture superadded, were doggedly endured. The shrieks of Father Griffin went up for days and nights while agents

of the Government tried vainly to extort from him the secrets of the confessional. His quivering body was then hung in a boghole, and the abolition of "Crown's Quest Law" was keenly relished by his torturers. Just before the truce six weavers, who had no connection with the Irish Republican Army, but served the looms of a famous industrial convent in Foxford, were without provocation stripped naked and mercilessly flogged. Then at midnight they were flung over a bridge into a river and fired at as they struggled in the water. Nor was humor lacking, for their weaved carcasses were painted with the Sinn Fein colors by order of the captain of a famous regiment.

The stupidity and uselessness of such crimes rankle far more deeply in the public mind when practiced on non-combatants; but the London Government had lost all control over its missionaries. The burning of creameries, shops and factories, the seizure of fishermen's nets and tackle, the closing of bridges and parks, the prohibition of fairs and markets, were fitly crowned by the destruction of Carnegie libraries—to remind mankind of Louvain.

"MISTRUST" IS NATURAL

That a people so entreated should feel "mistrust" of their rulers astonishes Mr. Chamberlain. They indeed harbor the heresy that, were there not world-wide considerations affecting British interests, into which Ireland enters, the peace parleys with Mr. de Valera would end like those with Archbishop Clune. This mistrust is endemic. It is latent in the brain of every Irishman who has read history, past or present, and cankers that of any who have had dealings with British statesmen.

This is not said to accuse the English nation at large of bad faith. The mistrust is a by-product of the working of the British party system and the parliamentary constitution of Great Britain, which are worse adapted than any instruments in the world to cope with the disease prevailing in Ireland. Lord Morley, who was Irish Secretary when Mr. Gladstone introduced the first Home Rule bill in 1886, diagnosed the malady. He said with profound prescience that the Irish problem was one for settlement in the closets of statesmen, instead of by high debate in Parliament. His phrase arraigned methods of government and habits of thought stereotyped for generations, but the prophet was stoned. Mr. Gladstone's bill was rejected, and Lord Salisbury was installed in his stead by enormous majorities, to carry out that "twenty years of resolute government"—since become a laughing stock.

In the unhappy relations between the two islands, an unending stream of calumny and depreciation is poured out on everything that the Irish masses hold dear—their religion, their speech, their exploits and their history. Up to 1869 they were even saddled with taxes to maintain the creed which assailed their faith. No empire can forever with impunity press and despoil a white race, prostrate and confiscate its places of worship, seize its lands, exile or assassinate its leaders, penalize its language, divert its commerce, and calumniate and over-tax its members. The aim of the London Government has been to shower favors and praise on a knot of planters in a select corner of the island, at the expense of the majority of the nation. The abolition, "Let bygones be bygones," is often invoked by the well-meaning, but it is valid only when pronounced by the wronged. England has applied no anodyne to Ireland's hurts that ever cost her a groat. What make-weight has she supplied for the destruction of industries, seats of learning, monasteries, churches, laws and Parliaments? In the retrospect of 750 years, what parallel can be shown in Ireland to the masterpieces raised by the Moorish invaders in Spain, or even by the Turks in subject lands?

When contests between capital and labor occur in trade disputes, each interest can rely on some input in money or brawn, to entitle it to its dividends or wages. England has invested in Ireland no asset more costly than bayonets and barbed wire. Her title in point of decent administration or achievement is nil. Yet she loudly calls

for dividends in loyalty and taxation as if Kerry were part of Kent.

The British Empire is a mighty business; but, however farflung and admirable, it may be too expensive a luxury for the co-partnership of humble people. One may buy gold too dear. Those who enjoy the profits of subjugating the Egyptian, the Arab, the Hindoo, the Persian or the Syrian, may not unreasonably be asked to buy their own bayonets and pay for the whetstone.

ENGLAND'S REAL MOTIVE

Shallow explorers can adduce strategic excuses for the courses taken against the sister island. No system of merely barren cruelty could, it is plain, have persisted for 750 years. Material reasons which explain it must coexist. The ease for resorting to massacre, arson and torture to hold a neighbor down must be a strong one. So far from belittling or denying it, the best course is to set it forth. The explanation is to be found in hard cash. Ireland annually pays £50,000,000 in taxes to British coffers and buys £30,000,000 worth of British goods. That puts the case for conquest in a nutshell. To confess to sordid motives for maintaining oppression would not sound handsome. Strategic excuses make a more seemly appeal, although England held Ireland and robbed its inhabitants centuries before strategic necessities were invented. Sheer lust for spoil keeps Ireland handcuffed to her. Prate about sea power and submarines is official camouflage. Otherwise why not release Ireland from an exhausting economic alliance, as the Channel Islands and the Isle of Man are exempt? Where islets were too small and profitless to be converted, their Parliaments have been left intact.

Ireland, it is true, also gives thousands of sailors and soldiers to the fleet and army of Britain; but, as their prowess, whether at Trafalgar or Waterloo, has never met official recognition, their loss would not appear great. Indeed, it was recently proposed to disband the remnant of the Irish Guards which survived the war. George Washington after Valley Forge was less forgetful. The fidelity of Irishmen to the republics of the American Continent, North or South, corresponds with the fact that they have never there been denied a share in the national glory or battle-credit, nor refused the status of equal citizenship.

Possibly "by-gones should be bygones" in matters of sentiment; but today's fiscal burdens are not sentimental. They are not "ancient history," but festering present wrongs. Moreover, sentiment itself is no paltry impulse to public spirit, but its very soul. Else why do Americans hail the Fourth of July or the French the overthrow of the Bastille, the Orangemen the Battle of the Boyne, or the Argentinians the expulsion of the British? Sentiment still moves the Greeks to lament the anniversary of the fall of Constantinople, and wailing Hebrew women each Friday cry aloud in a street in Jerusalem.

EASTERWEEK—AND AFTER

Strains of thought like these, perhaps as well as the stresses of the great "war for the liberation of small nationalities," led to the unfurling of the banner of the Irish Republic in 1916 by youths numbering less than a thousand. Considerations of domestic controversy, in the humiliating collapse and failure of a degraded parliamentary movement, also influenced the revolt. It required neither a complete disbelief in constitutional methods, nor a full assent to the practicability of a republic, to incline the native mind to sympathy with the insurgents when drumhead courts-martial muttered the doom of their leaders. These youths, who so cheerily sipped death, achieved the resurrection of a historic ideal. Whether their policies or politics were square or round, sane or strange, no one cared. They had confronted and defied tyranny. **Debout les Morts.** Today even Criccieth muffs its condemnations, and Aldershot will not inscribe their epitaphs.

Thirty-five years have flown since Gladstonian Home Rule was defeated. Now the belief prevails that a much fuller measure of freedom has been tendered, as the result of the testing-time through which the Irish people have passed.

The peace negotiations in Ireland

By J. C. Walsh

(continued)

V. IRELAND AND THE DISARMAMENT CONFERENCE.

There is soon to be held a conference at Washington, at which the United States, England and Japan principally, with France and Italy incidentally, will consider various subjects, all bearing, more or less, upon the problem of preserving peace. The chief item of business will not be placed formally upon the agenda, but actually it will never be absent. It is new business to America. It is very old business to England. It is to ascertain whether the navy next in importance to that England can be kept, by agreement, in such a relation of inferiority to the English navy as will satisfy the English calculation of safety. It is, well and good. If not, then England is back where she was when German overseas commerce and German naval power first showed themselves formidable. If it appears that American naval power is to grow, with American wealth as the measure of growth, then England will begin, with the long arm, a series of combinations designed to forcibly interrupt its growth, just as she did in the case of the German navy. It is a game in which she is experienced, and at which her statesmen have never failed. Their stick has notches for Spain, Holland, France, Russia, Austria and Germany, and it has room for more. There are those who say that, as against the United States such a thing is "unthinkable." For those who know their history, anything else is "unthinkable."

In May, 1914, I was present at a dinner in London at which representative English and German journalists mutually expanded the themes of common race, religious likeness, similar world mission, the gospel of work and trade; and even then their sea dogs were straining at the leash. In six weeks they were at war.

It is to be, it already is, a condition of peace in the world that America like Ireland, shall make to the interest of English security, or English naval supremacy, some conscious abatement, in actual practice, of her independence of action; that ways must be found to preserve the relative of naval strength in the desired proportions; and that therefore, even the United States, with all her material power, will be expected to set limits to the growth of her navy, to the detriment of her exercise of her independent judgment, to build her merchant marine and develop her foreign trade upon the sufferance of British sea power, or prepare to take the consequences. It is the same problem, in essence, the same demand for limitation of national sovereignty, the same compromise of independence, that is exacted of Ireland in Mr. Lloyd George's letter. The difference is that Ireland is more helpless, and the consequences are immediately in view. The soldiers' leaves have been cancelled, and they are ordered back to their barracks in Ireland. Ireland and America may give the same answer, but it will demand of the Irish a higher courage to adhere to it.

VI. WHAT A DOMINION IS NOT.

It is right, also, particularly with some of these considerations in mind, to remember that there are some permanent limitations, not generally recognized, in what is called the Dominion status, now offered to Ireland as if the very name were a panacea for all ills.

The Dominion are popularly supposed to be enamored of their state. Of their serious statesmen it can at least be said that they

Considerations of justice are not alleged to have brought about the conversion of former opponents, but research as to motives would be unprofitable pursued. Some British statesmen possibly calculated that leaders who had unfurled the flag of a republic would be placed in a difficulty by the offer of any form of Dominion status, whether they accepted or rejected it. Stark rejection of a scheme which would set up a Parliament giving a united Ireland control of her own taxation they knew would be viewed awry. The heads of the new movement, however, have shown such skill and judgment in the handling of affairs that there is small fear they will begin to blunder now.

I enjoy no inside knowledge to enable me to forecast the deliberations of their council, which is to assemble soon, but I am certain they will be marked by good sense. Nor will American Republicans regard it as undignified on the part of Irish representatives if they refer the terms officially framed by the Cabinet of King George to the vote of the people whose well-being and future they concern. Acceptance or rejection of any genuine offer of lasting peace and freedom is so weighty a business that the decision, yea or nay, may well be permitted to the nation at the polls. Great Britain plainly stands to gain and not to lose by any settlement which Ireland freely accepts. Once a treaty is sealed, and its clauses kept, then indeed by-gones will not only be bygones, but banished spectres.

are not wholly so, or not always. In essentials, England is the Empire, and when occasion arises England does not shrink from the assertion of her overlordship. Statesmen of the Dominions generally bow to what they consider the higher necessities, but they do not always like it, as why should they? The more satisfying are the frequent, too frequent, protestations of perfect equality and unhampered freedom, the more galling the occasional realization that these conditions do not actually exist.

For example, if Ireland were to accept the Dominion status, she would find that, like the other Dominions she would have no real control over her shipping. She could build ships, but England could commandeer them. The ships in the Dominions are England's ships, on England's register. The laws for shipping are made in London, nowhere else. England's control of shipping has always been a potent instrument for the injury of Ireland.

Dominion courts work upward the highest court, the Legal Committee of the Privy Council, and the judgments of the Privy Council often have, if indirectly, the force of legislatures. Mr. George says Ireland can "maintain" courts and judges, but in the last resort, if she does not appoint them, England will always have a hand over them.

Ireland is to be permitted to have an Irish army, a territorial defence army. But the rule is, "when England is at war, the Empire is at war," and the Dominion soldier is, whatever the technical barriers devised from time to time by jealous colonial legislatures, effectively a soldier of the king.

Colonial navies become automatically in time of war parts of the Imperial navy. Colonial populations are not subject to English conscription laws, but in this, as in other matters where the favoring of the masses is to be desired, the crown has at his disposal powerful agencies for setting currents of opinion in motion throughout the whole circuit. The Dominions have so far successfully evaded all proposals to be made garrison centres for Imperial regular armies.

Ireland has always been garrisoned, or rather it has been occupied by garrisons as if it were an enemy country. It is not clear from Mr. George's letter whether the withdrawal of these garrisons is contemplated. To be rid of them would be a great victory and a great relief, somewhat obscured, it is true, by the prospect that naval and air forces, under the plan he suggests, can be utilized to serve the same purpose of domination by show of force. In short, Dominions are free only as tied houses are free. And England, while offering the name of Dominions status to Ireland, wants to tie her in ways more strait than the Dominions have ever consented to be tied.

As the other stipulations to which Ireland is asked to agree, Dail Eireann sees no insuperable objection to a free trade with England, and the sharing of England's debt is obviously something that stands somewhat outside the controversy while the main principles are under discussion. All that need be said is that, as always, the effort will be to saddle Ireland with the largest possible share of the mortgage, England remaining in possession of the whole of the estate.

VII. ULSTER, IRISH OR ENGLISH?

In the negotiations, Dail Eireann considers Ulster as part of Ireland; Sir James Craig acts upon the assumption that Ulster is a separate entity; Mr. Lloyd George treats Ulster as a pawn to be played against Dail Eireann.

The North Eastern counties are the seat of a manufacturing industry, whose products have little or no relation to the consuming market in Ireland. The vested interests existing because of this fact would fear injury in the event of trade reprisals being provoked by protective tariff legislation on both sides of Irish Sea. There is a beginning towards conciliation, therefore, in the proposal for free trade between the two islands which the English government demands; and which Dail Eireann concedes could be arranged.

In four of the counties, and to a lesser extent in two others, there is a dominant element, distinct in some important particulars from the population of the rest of Ireland. The differences take root in race, in historical tradition, in old animosities over religion, and in an over-acute consciousness of the insulation of their highly developed industrialism in a country otherwise almost wholly agrarian.

But the resulting sense of separateness is qualified by two conditions. First, the fact of being in Ireland asserts itself, and the people are more Irish in feeling than in times of controversy they are willing to concede. Second, commerce is always associated with industry, and Belfast has built up a commercial interest almost entirely dependent upon markets of the whole Ireland.

Dail Eireann says to Ulster, "Recognize the great truth that you are in Ireland, and we are ready to be not merely just but generous in acceding to such demands for local autonomy as you think to be called for those conditions which are peculiarly yours," Lloyd George, on the other hand says to Ulster, "These other Irish are our enemies, you are our friends. Hold yourself ready to join us in renewing war against them so long as we feel disposed to deny to them part or all of what they claim from us."

Out of this condition, one of two alternatives will develop. Either Ulster will reach a tentative understanding with the rest of Ireland, or it will be banished spectres.

(To be continued on page 5)

TOUTES LES DERNIERES NOUVELLES U SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

Le Sinn Fein et l'Ulster

Sir James Craig a eu une longue entrevue avec M. Lloyd George — Le premier ministre ulsteriste ne rencontrera pas les sinn feiners, cette semaine — En congé de fin de semaine.

Londres, 5 (S.P.A.) — Il n'est pas question d'une rencontre entre les députés du Sinn Fein et sir James Craig durant la fin de cette semaine. A part M. Griffith, tous les députés irlandais sont partis pour leur pays, hier soir. M. Griffith lui-même partira peut-être dans le cours de la journée.

UNE ENTREVUE

Londres, 5 (S.P.A.) — Sir James Craig, premier ministre de l'Ulster, a eu, peu de temps après son arrivée à Londres, aujourd'hui, un long entretien avec le premier ministre Lloyd George à la résidence officielle de ce dernier, Downing Street. Austen Chamberlain, leader du gouvernement à la Chambre des Communes, était présent durant l'entrevue.

Dernières dépêches

Le cabinet Hara démissionne

A la suite de l'assassinat de leur chef, les membres du gouvernement japonais se retirent. — Les conséquences du meurtre de vendredi

Tokio, 5 (S.P.A.) — Le cabinet japonais a démissionné, ce matin, à la suite d'une réunion de ses membres.

Le vicomte Uchida, ancien ambassadeur japonais aux Etats-Unis et ministre des affaires étrangères dans le cabinet Hara depuis 1918, avait assumé temporairement, hier, le poste de premier ministre.

NON A GALATZ

Bucarest, 5 (S.P.A.) — On croit que l'ancien empereur Charles d'Autriche et sa femme ne seront point internés à Galatz, sur le Danube, comme on l'avait déjà laissé entendre. Ils ne sont pas arrivés en cet endroit hier soir.

FEU CAMILLE GLADU

Ottawa, 5 (S.P.C.) — Le maire Camille Gladu, de East View, est décédé, aujourd'hui, après une maladie prolongée. Il avait 45 ans. Sa femme et une fille lui survivent.

CORRESPONDANT ANGLAIS

Southampton, 5 (S.P.A.) — Lord Riddell, propriétaire de plusieurs journaux, est parti, aujourd'hui, sur l'Aquitania, à destination de New-York. Il sera le correspondant du gouvernement anglais à la conférence de Washington.

LE FARDEAU DES TRAVAUX PUBLICS

M. MARTIN SOUMET UN SOMMAIRE DES DEPENSES BUDGETAIRES SOUS LES DEUX REGIMES DEPUIS 1914.

Le congrès irlandais

LA SELF-DETERMINATION FOR IRELAND LEAGUE TIEND DES SEANCES A MONTREAL. — REUNION DE CLOTURE, DEMAIN.

M. Villeneuve dans Laurier-Outremont

A une assemblée qui sera tenue, mercredi, des citoyens du comté d'Outremont-Laurier, offriront à M. Eugène Villeneuve, ancien commissaire municipal, la candidature indépendante contre sir Lomer Gouin.

Deuxième séance des échevins

MARDI, NOS ECHIVINS VONT COMMISSIONS D'ETUDE DIVERSES. — LES ECHIVINS SE REUNIRONT EN SEANCE REGULIERE POUR PARLER DU TRAVAIL DE RECONSTRUCTION DE LA VILLE.

Les échevins se réunissent de nouveau mardi, en séance régulière, pour discuter le travail de reconstruction de la ville.

Une grosse action hypothécaire

LE JUGE SURVEYER RENDVOIE UNE DEMANDE FORMULEE PAR JACOBS ET JACOBS CONTRE LA "CITY REALTY INVESTING COMPANY".

Le juge Surveyer a rendu jugement dans la cause de Jacobs A. Jacobs contre la City Realty Investing Company of Montreal Limited.

LA NAVIGATION

La compagnie White-Star-Dominion vient d'ouvrir deux nouveaux bureaux, en Angleterre, dont l'un à Leeds, 83, Victoria Lane; l'autre à Birmingham, 63, Victoria Chambers.

LE MOUVEMENT DES NAVIRES

Le "Metagama" de la compagnie du Pacifique Canadien, venant de Liverpool avec 210 passagers de cabine arrive à Québec à 6 heures vendredi.

LA TEMPETE D'HIER

Toronto, 5 (S.P.C.) — On entend des craintes ici sur le sort des bateaux des Lacs. Plusieurs se trouvaient, hier soir, juste au nord de la tempête à six milles de la rive.

Nouvelle association libérale

Une nouvelle association libérale vient d'être fondée à Maisonneuve à la suite de la réunion d'un groupe important de libéraux.

Deux saisies

LA COMMISSION CONFISQUE UNE PROVISION DE BIÈRE ET DE VIN DU "TERRAPIN" ET AU "BROKERS".

Le 13 novembre

Paris, 5 (S.P.A.) — Une pétition a été adressée à la Chambre des députés demandant que le 11 novembre jour de l'armistice, ne soit pas déclaré jour férié.

DES ACCUSATIONS DE PARJURE

UN NOMME GEORGE FIGG LOGE UNE PLAINTE CONTRE M. E. W. VILLENEUVE, DECLARATION DE CE DERNIER.

M. Eugène-W. Villeneuve a comparu, samedi matin, devant le magistrat Cusson, en chambre pour répondre à des accusations de parjure portées contre lui par M. George Figg.

POTINS POLITIQUES

M. JOS TURCOTTE EST CANDIDAT FERMIER-PROGRESSISTE DANS DORCHESTER. — M. J.-C. COTE CONTRE M. C.-A. FOURNIER.

Québec, 5 (S.P.C.) — On apprend aujourd'hui que M. C. A. Fournier, candidat libéral dans le comté de Bellechasse, a un adversaire aux prochaines élections.

LA MATINEE A LA BOURSE

Samedi matin le marché local s'est ressenti de l'inactivité habituelle à la veille des jours de congé.

YORK-SUNBURY

Fredericton, N.B., 5 (S.P.C.) — Le parti progressiste n'aura pas de candidat dans York-Sunbury aux prochaines élections fédérales.

L'ASSOMPTION-MONTGALM

M. Antonio Allard, annonce sa candidature comme libéral dans l'Assomption-Montcalm, contre M. P.-A. Seguin, député sortant.

En cour de révision

La Cour de révision entendra les 21, 22, 23, 24, 25 novembre prochains les causes suivantes:

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LA MATINEE A LA BOURSE

Samedi matin le marché local s'est ressenti de l'inactivité habituelle à la veille des jours de congé.

YORK-SUNBURY

Fredericton, N.B., 5 (S.P.C.) — Le parti progressiste n'aura pas de candidat dans York-Sunbury aux prochaines élections fédérales.

L'ASSOMPTION-MONTGALM

M. Antonio Allard, annonce sa candidature comme libéral dans l'Assomption-Montcalm, contre M. P.-A. Seguin, député sortant.

En cour de révision

La Cour de révision entendra les 21, 22, 23, 24, 25 novembre prochains les causes suivantes:

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LA MATINEE A LA BOURSE

Samedi matin le marché local s'est ressenti de l'inactivité habituelle à la veille des jours de congé.

YORK-SUNBURY

Fredericton, N.B., 5 (S.P.C.) — Le parti progressiste n'aura pas de candidat dans York-Sunbury aux prochaines élections fédérales.

L'ASSOMPTION-MONTGALM

M. Antonio Allard, annonce sa candidature comme libéral dans l'Assomption-Montcalm, contre M. P.-A. Seguin, député sortant.

En cour de révision

La Cour de révision entendra les 21, 22, 23, 24, 25 novembre prochains les causes suivantes:

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.

LES GRAINS

Cote de la Maison Bryant, Isard & Cie. CHICAGO. Ouv. Haut Bas Ferm.